

Bronisław Geremek

GEOGRAPHIE ET APOCALYPSE : LA NOTION DE L'EUROPE CHEZ JACQUES DE PARADYŻ

Le problème de « la conscience européenne » touche aux éléments fondamentaux de la culture historique du passé et du présent. La réflexion historique sur l'évolution de la notion de l'Europe et de l'idée européenne avait été très vivante tout au long du XX^e siècle, surtout dans sa seconde moitié, après les épreuves de la guerre totale dont la genèse avait de toute façon été européenne ainsi que des idéologies et des orientations politiques totalitaires qui avaient aussi leurs origines en Europe ; une ombre d'incertitude se profilait sur l'identité de toute la communauté culturelle. Ce point de vue avait pour conséquence la surestimation non seulement de la communauté de destins de la culture européenne, mais aussi de la conscience de l'appartenance à une culture commune, celle attribuée aux peuples et aux hommes de l'Europe dans le lointain passé. Il y a en revanche toujours trop peu d'études concrètes sur cette problématique. Un des moyens d'étudier l'histoire réelle de l'idée européenne est d'analyser l'histoire des mots, les modalités et les sphères de leur emploi, des contenus qu'on leur attachait.

Dans le vocabulaire médiéval, le terme « Europe » intervient avec une intensité diverse et dans des significations variables¹.

¹ Je m'occupe plus amplement de la question dans l'étude sur la conscience européenne au Moyen Age dans l'ouvrage collectif : *Studia*

C'est au déclin du Moyen Age seulement qu'il commence à se généraliser dans la littérature latine, et notamment il dépasse le cadre de la terminologie technique des descriptions géographiques et devient une notion véhiculant un contenu historico-culturel, de plus en plus employée dans les ouvrages historiques ou philosophiques. On observe parallèlement la réduction de l'emploi de la notion de *christianitas*, ce qui résultait non seulement du souci manifesté dans la première période de l'humanisme pour la reconstruction du canon classique du latin, mais aussi de la conscience croissante de l'existence du christianisme hors de l'obédience romaine et du développement des monarchies nationales qui offraient un terrain favorable à la montée du particularisme des structures ecclésiales à l'intérieur des Etats particuliers, ou même au développement des Eglises « nationales ». La notion de l'Europe correspondait mieux à la nouvelle situation que celle employée précédemment, issue de la conception traditionnelle de l'universalisme médiéval. Sans vouloir surestimer la signification des changements intervenant dans la terminologie de notre littérature latine des XIV^e - XV^e siècles, ni surtout la mesure dans laquelle ces changements rendent compte de l'évolution de la conscience sociale, on peut traiter l'emploi de la notion de l'Europe comme une question essentielle pour la compréhension des processus de modernisation de la culture et des mentalités, intervenant au déclin du Moyen Age. Il y va surtout du mode de pensée des élites ecclésiales de ce temps, mais c'est bien dans ces cercles que se formaient les idées, les programmes et les notions qui modelaient la conscience de l'époque.

L'étendue de l'emploi de la notion de l'Europe dans la littérature médiévale polonaise requiert encore des dépouillements minutieux qui porteraient, en plus des ouvrages historiques — pour ne citer que l'exposé géographique de Długosz — sur des oeuvres mineures de caractère encyclopédique, géographique, théologique ou littéraire. Je voudrais attirer l'attention sur l'exposé

z dziejów Europy [Etudes d'histoire de l'Europe], sous la dir. de J. Żarnowski, Warszawa 1983, pp. 19 - 81, ainsi que dans *La notion d'Europe et la prise de conscience européenne au bas Moyen Age*, in : *La Pologne au XV^e Congrès International des Sciences Historiques à Bucarest*, éd. S. Bylina, Wrocław 1980, pp. 69 - 94.

portant sur l'Europe, sorti de la plume d'un des plus remarquables représentants de la théologie polonaise du XV^e siècle, tout d'abord cistercien puis chartreux, Jacques de Paradyż (ca 1380 - 1464).

Son ouvrage *De malis huius saeculi per omnes aetates*, composé dans les années quarante du XV^e siècle, s'est conservé dans quelques copies dans les bibliothèques de Wrocław, Pelplin et Cracovie, ainsi que dans plusieurs dizaines de bibliothèques allemandes, ce qui témoigne de l'étendue de son audience². Le traité n'a pas cessé de circuler comme livre manuscrit et n'avait pas été imprimé dans les temps modernes, récemment il est entré dans la publication des écrits de Jacques de Paradyż sur les réformes de l'Eglise. Il approche la question des réformes de l'Eglise d'une manière spécifique, car il considère le problème du renouveau moral des chrétiens et de l'amendement des moeurs. Le traité est une tentative ambitieuse de présenter l'histoire du mal. Après une brève esquisse de la théorie du mal, l'auteur expose « l'histoire du péché » dans l'*Ancien* et le *Nouveau Testament* — ce qui occupe la moitié du traité — pour, ensuite, montrer le mal en son temps et définir les voies sur lesquelles il faut s'engager et les moyens dont il faut user pour combattre le péché et les mauvaises moeurs. Cette construction répond à la conception générale de notre cistercien et chartreux qui considère le monde dans la perspective eschatologique. Il avait en effet été annoncé que le péché et le scandale connaîtraient une recrudescence quand le monde temporel approcherait de sa fin, et c'était justement la raison pour laquelle l'*Ecriture sainte* recommandait d'observer attentivement *illa tempora periculosa*. Il suffit de comparer la vie chrétienne d'il y a deux cents ou trois cents ans à celle d'aujourd'hui pour ne pas avoir de doute : « si les hommes se taisaient, les pierres crieraient ». Plus la fin du monde est proche, plus les moeurs se dégradent. L'histoire est un progrès continu dans la corruption. Cela concerne la nature et les hommes : au commencement du monde, la terre était plus fertile et la vie humaine plus longue.

² Jakub z Paradyża, *Wybór tekstów dotyczących reformy Kościoła* [Choix de textes concernant la réforme de l'Eglise], éd. S. Porębski, Warszawa 1978 (*Textus et studia historiam theologiae in Polonia excoltae spectantia*, vol. VI), pp. 103 - 273 ; l'édition est fondée sur le manuscrit de Pelplin.

Il en va de même des moeurs humaines dont la corruption s'aprofondit de jour en jour³.

Au milieu du traité, entre la partie commentant l'*Ecriture sainte* et celle qui brosse l'histoire du mal dans le monde contemporain, se situe un exposé de la géographie de la chrétienté. Cela découle de la logique générale de l'ouvrage : la géographie est traitée *sub specie* du mal, tout comme l'histoire. L'histoire, en effet, d'après Jacques de Paradyż, n'est pas une suite d'événements ordonnés selon les lois de la chronologie, ou du temps absolu selon le calendrier des hommes dont la mesure est l'écoulement des jours, des mois et des années. Le temps y est organisé qualitativement ; la césure fondamentale, c'est la coupure entre l'histoire sainte inscrite dans l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*, et l'histoire contemporaine qui a pour objet l'histoire de la foi chrétienne et de l'Eglise. Dans l'histoire qu'il appelle du terme quelque peu trompeur de contemporaine, apparaît une certaine profondeur temporelle, l'évolution est déterminée par les autorités invoquées pour sous-tendre les thèses ou les illustrer. Les exemples de la littérature hagiographique servent à démontrer que, autrefois, la vie chrétienne était plus parfaite, parfois apparaît une allusion aux conciles, aux papes ou à l'histoire du schisme des dernières dizaines d'années. Cela a cependant pour but de mettre en évidence la césure essentielle et les différences fondamentales ; l'histoire contemporaine non seulement se situe sous le signe du mal, mais au cours de son déroulement s'accomplit l'élargissement et l'approfondissement du mal qui conduit à la fin du monde. L'exposé géographique situé autour de cette césure et dans la clef de voûte de la construction du traité en définit le but et le caractère ; dans l'espace également s'accomplit le progrès du mal.

L'envoi en mission des apôtres a donné commencement à la diffusion du christianisme hors des frontières de la Judée. Envoyés vers les nations étrangères, les apôtres ont apporté la parole de

³ Cet exposé est contenu dans l'introduction à l'ouvrage ou *Proemium* (*ibidem*, pp. 106 - 107), alors qu'en conclusion du traité se trouve l'affirmation : *quoniam vere dies mali sunt et mundus totus in maligno positus est* (*ibidem*, p. 273).

Dieu en Grèce, en Asie, en Afrique et jusqu'aux confins du monde. Enfin les princes des apôtres — Pierre et Paul — ont orienté leur enseignement vers l'Europe, c'est-à-dire vers la ville de Rome et vers la France, vers les contrées maritimes, notamment vers le Nord et vers l'Ouest⁴. D'autres ont emprunté leurs traces et ont propagé la parole de Dieu. Jacques de Paradyz énumère ensuite les pays de cette christianisation ultérieure, « jusque chez nous », et ce sont : le Danemark, la Suède, la Germanie, la Ruthénie, la Prusse, la Pologne, la Hongrie, la Livonie, l'Angleterre ainsi que « les pays situés près du pôle arctique »⁵. Les mots *ad nos* sont ici significatifs : ils définissent l'horizon géographique proprement dit de l'auteur.

En Orient, en Asie, aux Indes et en Afrique, l'oeuvre des apôtres et de leurs disciples avait un sort différent. On a vu se présenter des pseudo-apôtres, des faux prophètes et des hérétiques ; l'unité de l'Eglise était brisée par les schismes et les hérésies. Là où il y avait eu une multitude infinie de fidèles, il en est resté peu. Les païens et les Sarrasins ont occupé les lieux de la Passion du Seigneur tout comme les autres lieux saints. Là où avaient leurs demeures les Ephésiens, les Thessaloniens, les Galates, les Philippiens, les Macédoniens, les Corinthiens, à qui st Paul avait envoyé autrefois ses épîtres de la prison romaine, s'étendent actuellement les domaines des païens et des Sarrasins. De même en Afrique, où st Cyprien avait été évêque de Carthage, puis st Augustin évêque d'Hippone. De vastes étendues de terres et des masses d'hommes étaient passées sous la domination du prince des ténèbres.

Sous la plume de Jacques de Paradyz, dans la description de la diffusion du christianisme, je retrouve une note personnelle. C'est le regard du lecteur de *l'Ecriture sainte* et des ouvrages savants des Pères de l'Eglise. En plus du regret venant de la perte des lieux saints, on peut y déceler la constatation nostalgique qu'hors de l'emprise de la foi chrétienne se soient trouvés les lieux connus

⁴ *Ibidem*, p. 187.

⁵ *Ibidem*, p. 187 : *qui etiam ad nos usque ad Daciam, Sueciam, Germaniam, Russiam, Prussiam, Poloniam, Hungariam, Livoniam et alia terrae climata sub polo arctica iacentia verbum Dei seminaverunt.*

de par la lecture des livres savants. « Je ne sais, écrit-il, si aujourd'hui il y a en ces lieux beaucoup de chrétiens »⁶. Il n'y a dans ces mots, aucune pédanterie de savant, mais plutôt la nostalgie d'un connaisseur du passé du monde et le pessimisme de l'observateur des temps présents. Dans le bilan du développement du christianisme, qui clôt le chapitre XIV *De apostolis*, prédomine le tableau des défaites et non des succès, des pertes et non des acquisitions. Cela ne concerne pas une seule zone justement — l'Europe⁷.

Par cette constatation commence l'exposé proprement dit de la géographie de la foi. Jacques de Paradyż lui consacre tout un chapitre annonçant la description des terres fidèles et infidèles (XV. *Descriptio partialis terrae fidelium et infidelium*). Les astronomes, dit-il, énumèrent sept *mundi climata*, mais, si j'en juge d'après mon modeste savoir, on ne peut dire d'aucun d'eux qu'il soit entièrement soumis « à la vraie foi chrétienne »⁸. Voici en effet — et l'auteur, le sait de source sûre et de sa propre expérience — qu'il suffit de s'éloigner quelque peu de Cracovie, ville royale et capitale du royaume polonais, pour rencontrer une confusion de nations, conduisant à ce que, dans les villes particulières, il y a deux temples, « notamment celui des infidèles Ruthènes et celui des fidèles chrétiens »⁹. Sous le pouvoir d'un seul et même monarque se trouvent des fidèles et des infidèles, constamment mêlés les uns aux autres sur les vastes étendues de la Ruthénie et de la Lituanie. Jacques de Paradyż profite de l'occasion pour faire l'éloge de son souverain. Il donne notamment « un témoignage tangible » que c'est un roi très chrétien et catholique qui exerce le pouvoir comme il sied à un roi chrétien né de parents chrétiens ; c'est son père justement, Ladislas, qui a converti au christianisme des foules immenses parmi les nations mentionnées (c'est-à-dire les Ruthènes et les Litvaniens) et y a institué des évêques et érigé de nombreuses églises. Il souligne

⁶ *Ibidem*, p. 188.

⁷ *Ibidem*, p. 188 : *Tandem in violata fides ab illis praenominatis terris et mundi partibus, ubi coepit repulsa hodie in sola Europa est arctata.*

⁸ *Ibidem*, p. 189.

⁹ *Ibidem*, p. 189 : *scilicet Ruthenorum infidelium et christianorum fidelium.*

enfin la politique de tolérance du roi de Pologne qui ne forçait pas à recevoir la foi chrétienne et permettait de continuer la pratique des rites hérités des ancêtres¹⁰.

Portant son regard de Cracovie vers l'Est, notre moine note qu'à Lwów (« à soixante milles de Cracovie ») coexistent également des églises catholiques et orthodoxes, et plus nous avancerons, moins nombreux et plus dispersés sont « les vrais chrétiens »¹¹. Il apprécie analogiquement la situation en Lituanie où « il y a peu de chrétiens, par contre quantité d'étendues forestières pleines de bêtes sauvages »¹². Les Lituaniens voisinent avec d'autres peuples, notamment les Tatars, « et d'autres nations, je ne sais de quel nom appelées ». Les hommes y vivent *ritu bestiarum*, adorant différents dieux inventés par eux. Invoquant un informateur digne de foi¹³, Jacques de Paradyż note qu'on peut de là parvenir par voie de terre jusqu'en Terre sainte. Là-bas justement se trouvent les pays sur lesquels on lit dans l'*Écriture sainte* et dans les ouvrages historiques. L'énumération des pays qui suit semble tracer l'horizon géographique que les livres savants étalaient au-delà de la fenêtre de la cellule monacale : l'Éthiopie, Constantinople, l'Arabie, les Royaumes de Saba et de Tarse, les Indes, Antioche, le paradis sur le mont Ararat, Babylone, Ninive, l'Assyrie, la Syrie, les territoires des Mèdes et des Perses, l'Égypte, la Libye « et de nombreux autres royaumes encore ».

Suivant en cela st Augustin, notre auteur répartit les terres suivant les quatre parties du monde et y situe l'Asie — depuis les frontières méridionales en passant d'Est en Ouest, l'Afrique — depuis le Sud jusqu'à une autre partie de l'Ouest, et l'Europe qui

¹⁰ Il est significatif que Jacques de Paradyż reconnaisse comme « vraie foi » uniquement le catholicisme, rangeant les orthodoxes parmi les « infidèles », et souligne en même temps la tolérance envers les grands *in sua perfidia remanentibus* (*ibidem*, p. 189) et rejette la conversion par la violence. Cf. sur ce sujet l'ouvrage de U. Borkowska, *Treści ideowe w dziełach Jana Długosza — Kościół i świat poza Kościołem* [Les contenus idéels dans les oeuvres de Jan Długosz — l'Église et le monde hors de l'Église], Lublin 1983.

¹¹ Jakub z' Paradyża, *op cit.*, p. 189.

¹² *Ibidem*, p. 189.

¹³ *Ibidem*, p. 190 : *a fide dignis accipi* [...].

occupe la partie occidentale des terres¹⁴. L'Orient identifié à l'Asie et l'Occident à l'Europe constituent la division fondamentale du monde habité par les hommes. A l'Asie est attribué le nom de partie du monde la plus grande et la plus noble ; là justement se trouve le centre de la terre, là reposent les dépouilles de nombreux saints apôtres, mais maintenant elle s'est trouvée sous la domination de l'idolâtrie et des peuples infidèles. Cela donne une mesure de la domination du mal sur le monde¹⁵.

Le lieu à partir duquel Jacques de Paradyż embrassait de son regard l'Asie, était Cracovie. Notre auteur continue sa description en prenant à nouveau pour point de départ la capitale polonaise. Allant notamment de Cracovie à droite, on trouve la Hongrie, la Dalmatie, la Croatie. Elles restent parmi les pays catholiques, mais le royaume de Hongrie est déjà menacé. De Buda, éloigné paraît-il de 60 milles de Cracovie, on passe en Transylvanie qui voisine déjà avec la Turquie, le pays des infidèles qui touche à l'Asie. C'est la fin du monde chrétien¹⁶. L'infidélité gagne du terrain, les Turcs ont conquis une partie importante du royaume de Hongrie ; et là apparaît la commémoration des récents événements liés à l'accession au trône de Hongrie de Ladislas Jagellon (tué par les Turcs, *ut famatur*).

« A gauche » de Cracovie, en revanche, se trouvent les Prussiens « dont le pays n'est pas vaste, mais très noble et pacifique », elle a un littoral et, par Gdańsk, les voies mènent en Angleterre, en Flandre, en Ecosse, au Danemark, en Norvège ; ce sont des pays chrétiens. Et plus rien, pas un mot qu'il y a là les chevaliers Teutoniques, que cette terre des Prussiens c'est l'Etat teutonique ! Dans le lointain Nord il y a encore, paraît-il, des infidèles, mais en Suède, au Danemark et en Norvège se trouvent des chrétiens. Continuant le chemin on parvient en Irlande où se trouve le purgatoire de st Patrick, et en Bretagne d'où provient ste Ursule. Ainsi parvenons-nous à Rome¹⁷ et en Espagne où, partout, est

¹⁴ *Ibidem*, p. 190 : *Europa [continet] partem occidentalem, in qua nostra fovetur habitatio.*

¹⁵ *Ibidem*, p. 190 : *Ecce mala mundi istis temporibus et in illis partibus.*

¹⁶ *Ibidem*, p. 190 : *Ibique iterum fidelium terra finem'habet.*

¹⁷ *Ibidem*, p. 191 : *usque ad Romanam urbem quae inter occidentales computatur partes.*

connu le nom du Christ. Mais Jacques n'est pas sûr si la foi catholique s'étend loin « de Rome ».

La conclusion est pessimiste. La foi chrétienne occupe seulement une petite et misérable partie des terres habitées par les hommes, par rapport aux immenses étendues se trouvant au pouvoir du prince des ténèbres. « Les vrais chrétiens » sont resserrés et assiégés par les infidèles ; s'ils n'étaient entourés de la puissante protection du Christ, les païens les auraient déjà balayés de la surface de la terre. L'annonce de l'*Écriture sainte* a été accomplie et l'*Évangile* a été enseigné dans le monde entier. Il n'y a pas une nation, fût-elle située dans l'île la plus lointaine, où la parole de Dieu et le nom des chrétiens ne soient parvenus, et en même temps il y a peu de fidèles sur terre. Le temps est arrivé de la nouvelle venue du Christ. En effet, étudiant l'histoire, nous ne trouverons pas une partie du monde où la foi chrétienne n'ait été proclamée¹⁸. Vient le temps de l'apocalypse. C'est à notre génération qu'il a été donné de vivre l'accomplissement du temps terrestre et la fin du monde¹⁹. Que les justes se purifient, que les injustes commencent leur châtement qui se prolongera dans l'éternité.

La description de l'histoire et de la géographie du monde devrait inciter surtout, dit Jacques de Paradyž, à la réflexion sur le passage de la foi d'un lieu en un autre, d'une nation à d'autres nations. Il en était ainsi à l'époque vétéro-testamentaire où, au temps d'Abraham, la foi était passée de la terre des Chaldéens en terre de Canaan où se trouve Jérusalem. La foi est née « au centre de la terre » — là se trouvaient Adam et Eve, là était leur postérité, là s'est manifesté le Christ. Au centre du monde, « là où se trouve Jérusalem », s'est accompli le salut raconté dans le *Nouveau Testament*, et de là la nouvelle s'est répandue dans le monde entier. Les apôtres l'ont portée à l'Est et au Sud, parvenant jusqu'aux frontières du monde. Conformément au projet divin, la

¹⁸ *Ibidem*, p. 192 : *Recensentes enim omnes historias, non reperimus terrae partem aliquam, in qua fides christiana non sit annuntiata.*

¹⁹ *Ibidem*, p. 192 : *Nos sumus, in quos fines saeculorum devenerunt [...] finis mundi est in foribus.*

foi chrétienne est parvenue jusqu'à « cette Europe », jusqu'à ses confins où n'était parvenu aucun des apôtres²⁰.

La foi catholique s'est arrêtée (*repausat*) en Europe sous la protection de l'Eglise romaine dont, il y a un demi-siècle — et là apparaît une réminiscence des grands débats entre Latins et Grecs — s'est détachée une partie de « la Grèce ». Et il ajoute avec un certain scepticisme qu'un grand nombre nourrit aujourd'hui l'espoir de l'union — vivant était encore en effet le souvenir du concile de Florence. Il voit l'union de l'Eglise romaine dans la hiérarchie des offices ecclésiastiques, dans l'obéissance aux décrets pontificaux, dans le respect des saints canons, dans l'uniformité des sacrements et du rite.

Jacques de Paradyż termine enfin cette description des vicissitudes du christianisme et des randonnées de la foi par une réflexion étonnante sur l'avenir de l'Europe. Il n'est pas en état de dire, parce qu'il n'a rien pu trouver de sûr sur ce sujet dans « les écrits authentiques », quel sera le sort du christianisme en Europe. La description de la chute du christianisme, contenue dans l'*Ecriture sainte*, telle qu'elle doit se produire à la fin du monde, suggère la question si l'Europe ne reviendra pas aux rites païens²¹. On peut aussi considérer la question si les nations qui ont abandonné la foi reviendront à elle. A cette question non plus l'auteur ne donne pas de réponse, avouant son ignorance et laissant la solution de la question aux plus doctes dans l'écriture et plus forts dans les prophéties. Il remarque uniquement que l'*Ecriture sainte* annonce qu'avant la fin du monde les Juifs accepteront la foi en l'incarnation du Christ et qu'effectivement de nombreux Juifs reçoivent actuellement le baptême. Il en découle une fois de plus que Jacques de Paradyż conduit son exposé d'histoire et de géographie du christianisme en pensant à l'avenir : l'horizon apocalyptique est toujours présent.

Le savoir que l'on pourrait appeler géographique est assez modeste en ce qui concerne notre auteur qui représente pourtant

²⁰ *Ibidem*, p. 193 : *in hac Europa, ad quem saltem quo ad eius fines nullus legitur Apostolus aut eorum convicim advenisse.*

²¹ *Ibidem*, p. 194 : *Utrum vero Europa relictura sit fidem conceptam et ad ritus gentilium reversura sicut ceterae nationes, puto, nil certum me in scripturis authenticis aliquid legisse ?*

l'élite intellectuelle. On peut supposer qu'en faisant sa description du monde, il s'était servi d'une des cartes du monde utilisées en ce temps, peut-être d'ailleurs uniquement dans l'imagination, sans la voir matériellement. Les informations géographiques qu'il utilise proviennent avant tout de la lecture des ouvrages religieux, parfois d'informations des observateurs ou de l'autopsie, du savoir courant enfin. Je ne pense pas que cette circonstance prive ce témoignage de sa valeur ; pour l'histoire de la culture il en découle même une certaine valeur supplémentaire : nous approchons en effet davantage le niveau de la conscience sociale courante.

Il est en effet significatif que notre moine passe aussi directement de la ville de Cracovie, qu'il connaît le mieux, à ses environs, puis aux pays voisins de sa patrie pour entrer, sans heurts et sans rupture de continuité, dans l'univers des pays et des lieux connus de par la lecture de *l'Écriture sainte*. Le passage de la géographie terrestre ou laïque dans la géographie du monde se fait d'une manière naturelle, la division spatiale est moins accentuée et moins évidente que la césure temporelle ou l'hiatus entre le temps laïc et le temps sacré. En énumérant les noms connus des deux *Testaments*, l'auteur semble ne pas avoir l'ambition de faire montre au lecteur de son érudition. Le ton de modestie et d'un certain scepticisme devant son savoir ou les informations reçues en matière géographique n'est pas un procédé, une technique littéraire. Il a une résonance authentique. Dans l'énumération des noms bibliques, où sont confondues les appellations des pays, des nations, des villes et des montagnes, je vois le rêve du chrétien et lecteur des livres, je retrouve les éléments de « l'horizon onirique » des hommes du Moyen Age. Et c'est en ce sens justement qu'au second plan de l'exposé du théologien et du moraliste se profilent les contours indécis de la conscience courante : les associations produites chez le lecteur de *l'Écriture sainte* étaient aussi le fait des *illiterati*, de ceux qui écoutaient les sermons, la lecture à haute voix ou les récits, ou de ceux qui regardaient le décor iconographique des églises.

Comme un trait significatif de l'imagination géographique apparaît aussi l'association de l'espace aux événements historiques. L'espace est raconté : l'Afrique, c'est les pays où st Cyprien et st Augustin avaient été évêques ; l'Irlande est le pays où se trouve.

paraît-il, le purgatoire de st Patrick ; l'Angleterre amène à l'esprit les lieux de l'hagiographie de ste Ursule ; de Pannonie provenait le pape Martin. C'est non seulement une question de commémorer l'espace ou une procédure mnémotechnique spécifique, c'est aussi une manière de maîtriser idéologiquement l'espace et de l'ordonner qualitativement.

Dans la manière dont Jacques de Paradyż emploie la notion de l'Europe se manifeste visiblement l'association des contenus géographiques et religieux. Au résultat de la marche de la foi, l'Europe est devenue le lieu privilégié des « vrais chrétiens ». Sous la plume du moine polonais ses frontières sont déterminées par l'étendue de l'obédience de l'Eglise romaine. Il n'y a pas une trace de reconnaissance du pluralisme du christianisme dans le cadre de l'Europe. L'orthodoxie est traitée comme se trouvant hors de la foi et est considérée, de même que le paganisme, comme *infidelitas*. L'Europe est donc catholique, et son unité est déterminée par l'obédience romaine, autrement dit, par l'organisation hiérarchique de l'Eglise s'élevant par-dessus les divisions nationales, et par la communauté de la liturgie, du droit ecclésial et de l'enseignement religieux. Je ne pense pas qu'on puisse traiter une telle vue de la communauté européenne comme une simple continuation de la conception traditionnelle de l'universalisme sans l'empereur. De l'idée centraliste subsiste la reconnaissance du principe qu'il doit appartenir au pape de nommer les prélats. Jacques de Paradyż est cependant un conciliariste résolu, et il est compréhensible qu'il mette l'accent sur la reconnaissance des saints canons, sur l'unité des sacrements de l'Eglise et la communauté des rites. Ainsi avant tout *cultus* : au premier plan se situe la communauté de culture.

Dans une telle approche, il serait difficile de reconnaître que la notion de l'Europe est employée uniquement comme un élément d'un outillage de pensée laïcisé. Elle remplace la notion de *christianitas* mais en continue à la fois les contenus fondamentaux.

Le regard porté par Jacques de Paradyż sur l'Europe est nettement marqué d'une empreinte locale ; on pourrait dire, en exagérant quelque peu, que c'est un Polonais qui regarde l'Europe. En témoigne la construction de l'exposé où Cracovie intervient comme le point d'observation et où l'ordre de la description a été déterminé par la situation des pays particuliers par rapport à la

Pologne. Le danger turc, qui était en ce temps un des éléments de la formation de la conscience de la communauté européenne, est présenté par l'auteur du point de vue de la Pologne des Jagellons quand il rappelle le rôle de Ladislas Jagellon et la bataille de Varna. Il relève le rôle joué par Jagellon dans l'évangélisation de la Ruthénie et de la Lituanie. Il souligne le caractère chrétien de la monarchie jagellonne, sans toutefois la traiter comme une marche frontalière de la chrétienté. Ce regard depuis la Pologne sur l'Europe et sur le monde n'est pas marqué de provincialisme, car toute l'Europe est une périphérie.

Ce qui donne cependant à penser, c'est que la question de l'évangélisation de la Lituanie ait été traitée marginalement. Or c'avait été un événement d'une signification immense justement pour l'identification de l'Europe avec le christianisme, car avec le baptême de la Lituanie avait disparu le dernier pays païen à l'intérieur de l'Europe. Ce pouvait être traité comme un témoignage du triomphe du christianisme, or, selon Jacques, cela ne l'est pas.

Cela vient cependant de l'horizon eschatologique de l'ouvrage qui situe le temps comme l'espace à leur moment final en quelque sorte. Le fait que l'Europe soit chrétienne n'est pas proclamé comme un succès mais comme un désastre. Le point central du monde est la Terre sainte. L'espace des rêves chrétiens c'est l'Asie ; l'Europe est chrétienne, mais cela veut dire qu'elle est le dernier refuge de la chrétienté en voie de rétrécissement — et elle est un témoignage de la fin toute proche du temps terrestre.

(Traduit par Lucjan Grobelak)